

75430

LA LOTERIE
DU
MARIAGE

COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS

PAR

JULES BARBIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BULEVARD DES ITALIENS, 13

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1868

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

9252
FD

LA

LOTÉRIE DU MARIAGE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre impérial
de l'Odéon, le 19 mai 1868

PERSONNAGES

M. DUFOUR.....	MM. MARTIN.
M. DE CHAULNY.....	ROMANVILLE.
PIERRE VERNON, neveu de M. de Chaulny.....	REYNALD.
M. DE SAINT-AMOUR, négociateur en mariages.....	RICHARD.
GERMAIN, valet de chambre de M. de Chaulny.....	ROGER.
GALAOR, domestique nègre de M. de Saint-Amour, personnage muet.....	
LAURE, fille de M. Dufour.....	Mmes SARAH BERNHARD.
CLAUDINE, femme de chambre de Laure.....	H. DAMAIN.

Le premier acte se passe à Paris, le deuxième aux environs du Mans.

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.



LA

LOTÉRIE DU MARIAGE

ACTE PREMIER

Un Salon chez M. Dufour.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, SAINT-AMOUR.

CLAUDINE, introduisant Saint-Amour.

Qui devrai-je annoncer ?

SAINT-AMOUR.

Monsieur de Saint-Amour.

CLAUDINE.

De ?...

SAINT-AMOUR.

Saint-Amour.

CLAUDINE.

Ah !...

SAINT-AMOUR.

Oui.

Claudine sort par une porte latérale.

L'affaire prend le tour

Que j'espérais ; avant a fin de la journée

Elle sera conclue ; et vive l'hyménée !
 Pour mes clients, s'entend : — car, disons-le tout bas,
 Un marchand vend son vin, mais il ne le boit pas !
 Quelques soins que j'apporte à mon petit négoce,
 Le mien, assez souvent, s'aigrit après la noce,
 J'en conviens ; et voilà, comme dit la chanson,
 Voilà, morbleu ! pourquoi je veux rester garçon !

Regardant autour de lui.

Peste ! monsieur Dufour est logé comme un prince !
 Il n'est que ces bourgeois venus de leur province
 Pour vous faire danser les écus à Paris !
 J'ai tort de marier sa fille à si bas prix.

SCÈNE II

DUFOUR, SAINT-AMOUR.

DUFOUR.

Eh bien ! monsieur ?

SAINTE-AMOUR.

Eh bien ! nous tenons votre gendre !

Et vous-même avec lui vous pourrez vous entendre.
 J'ai dit le chiffre rond de la dot, et l'espoir
 Que vous êtes en droit, monsieur, de concevoir ;
 Si mon récit du vôtre en quelques points diffère,
 Vous le rectifierez en terminant l'affaire.

DUFOUR.

Mon Dieu ! je vous l'ai dit, je suis marchand de bois,
 Riche en bien fonds. — Ma fille a vingt-cinq ans. — Dix fois
 J'ai pu la marier ; — mais, je vous le confesse,
 Je voulais m'allier par elle à la noblesse ;
 Non par ambition bourgeoise ; tant s'en faut !
 Mes projets vont plus loin, et, selon moi, plus haut.

Donner un noble essor à la grande industrie,
Rendre, par mes travaux, service à la patrie,
Tels sont, croyez le bien, les motifs sérieux
Qui m'ont fait invoquer vos soins officieux.

SAINT-AMOUR.

Eh! de grâce, monsieur, gardez-vous d'un scrupule
Que le progrès des mœurs condamne au ridicule;
Les anciens préjugés ont fait leur temps, je crois,
Et ne subsistent plus qu'en des esprits étroits!
Pour se bien marier qu'importe la manière?
Faut-il à tout jamais suivre la même ornière?
Et n'est-on pas heureux de trouver des partis
Dont on peut être sûr, et que je garantis.

DUFOUR.

C'est une mission, monsieur, qui vous honore!
Quant à moi, mes projets, je vous le dis encore,
N'ont rien dont je ne puisse être fier! — Je prétends
Entreprendre chez moi des travaux importants,
Et, de mille ouvriers assurant l'existence,
Établir dans mes bois une scierie immense.
Par malheur ces taillis, jadis mal exploités,
S'épuiseront bientôt et seront dévastés!
Or, et c'est l'aliment qu'il faut à mon usine.
Le domaine possède une forêt voisine;
Que je donne à mes bois cet agrandissement,
Et j'enrichis d'un coup tout le département!...
J'appelle avec succès les capitaux; je fonde
Une société colossale; j'inonde
Paris de prospectus, d'annonces, d'actions,
Et je quitte l'affaire avec dix millions! —
Cette forêt, l'État refuse de la vendre:
C'est ici que je fais intervenir mon gendre;
Une position où je trouve un appui,
Un nom puissant, voilà ce que j'attends de lui.

Si je pense à choisir ce nom dans la noblesse,
 C'est qu'assez volontiers d'abord on la caresse,
 Et qu'ensuite un blason qui serait indigent
 Ne refuserait pas sa force à mon argent.
 Douze cent mille francs contre cette influence,
 Tels sont les termes clairs du traité d'alliance ;
 Une fois acheté, ce nom m'appartiendra,
 Et j'en ferai dès lors tout ce qu'il me plaira.
 Ma fille y trouvera le bonheur, je l'espère !
 Et ces calculs, monsieur, cachent le cœur d'un père !...

SAINT-AMOUR.

J'en suis persuadé. — Sait-elle ?...

DUFOUR.

Non, vraiment !

A quoi bon lui gâter à plaisir son roman ?
 Un cœur de jeune fille a de ces poésies
 Dont il ne faut pas trop brusquer les fantaisies !...

SAINT-AMOUR.

Ce ménagement prouve un esprit délicat !
 Et l'on fait toujours bien d'éviter un éclat.

DUFOUR.

Sans doute ; et puisqu'il est question d'une affaire,
 Si l'on peut se cacher d'elle, je le préfère.

SAINT-AMOUR.

Ainsi donc, nous disons vingt-cinq ans ?

DUFOUR.

A peu près.

Mais vous lui donneriez vingt ans au plus. — Ses traits
 Ont je ne sais quel charme où son âme respire ! —
 Si je le dis, monsieur, c'est que je l'entends dire ; —
 Elle a les cheveux noirs, le pied fin, les yeux grands,
 Beaucoup d'instruction et neuf cent mille francs !...

SAINT-AMOUR.

Vous disiez douze ?...

DUFOUR.

Douze, en effet! — C'est la somme.
Et maintenant, parlons de votre gentilhomme?

SAINT-AMOUR.

Ah! monsieur! il est tel que personne, je croi,
Ne vous le donnerait au même prix que moi;
Franchement, j'en pourrais prétendre davantage; —
En quatre mots d'ailleurs voici le personnage :
Viconte, décoré, capitaine, et surtout
L'un des plus vieux blasons qui soient encor debout.

DUFOUR.

Vraiment?

SAINT-AMOUR.

Je n'en sais pas un autre qui le vaille ;
Votre bois est à vous ; bref, c'est une trouvaille.
Son oncle vous le doit présenter aujourd'hui,
Et me fait jusqu'ici passer auprès de lui
Pour un ami commun dont le zèle s'emploie
A sonder le terrain et préparer la voie.
Le viconte, dit-il, eût d'abord repoussé
Toute intervention d'un zèle intéressé ;
L'oncle, quoique marquis, comprend mieux son époque,
Et, comme vous, monsieur, ne voit rien d'équivoque
A saisir hardiment la planche de salut
Qui le fait arriver sûrement à son but.
Pauvre, il est né d'un sang par qui tout se répare :
Bref! c'est un de Chaulny, nom historique et rare ;
Car vous savez sans doute, et l'histoire en fait foi,
Qu'un de Chaulny, monsieur, mourut à Fontenoy!
Le marquis, vis-à-vis du pouvoir qui l'observe,
S'était jusqu'à présent tenu sur la réserve ;
Mais enfin, en dépit de ses nobles aïeux,
Le voilà prêt pour vous à renier ses dieux !

DUFOUR.

A merveille ! Je suis ravi de la nouvelle,
Et n'attendais pas moins, monsieur, de votre zèle !
Pour vous, ne craignez pas d'obliger un ingrat !

SAINT-AMOUR.

Fi donc !

Tirant un papier de sa poche.

J'ai fait dresser notre petit contrat ;
Le marquis m'a déjà donné sa signature ;
C'est quinze mille francs, si vous devez conclure,
Payables dans un an. — L'argent me sera dû
Moitié par vous, moitié par lui.

DUFOUR, prenant le papier.

C'est entendu !

Laure entre en scène, un journal à la main. Dufour, en l'apercevant, met le papier dans sa poche.

SCÈNE III

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, en voyant Saint-Amour.

Ah !... pardon ! — J'ignorais...

DUFOUR, à Saint-Amour.

Ma fille !...

SAINT-AMOUR, à demi-voix.

Elle est charmante.

DUFOUR, de même.

Sans compliment ?

SAINT-AMOUR, de même.

Parbleu ! croyez-vous que je mente ?

DUFOUR, présentant Saint-Amour à Laure.

Monsieur de Saint-Amour !

ACTE PREMIER

7

LAURE, vivement.

Ah!...

DUFOUR.

Nous causions de toi!

SAINT-AMOUR, prenant Dufour à part.

J'oubliais de vous dire un mot important.

DUFOUR.

Quoi?

SAINT-AMOUR, bas.

Je suis sous mon vrai nom inconnu du vicomte;
Le marquis, pour le mieux dérouter sur mon compte,
M'a baptisé du nom de Saint-Estèphe.

DUFOUR, de même.

Bien!

SAINT-AMOUR, de même.

N'allez pas nous trahir au moins!

DUFOUR, de même.

Ne craignez rien!

C'est dit!

SAINT-AMOUR, saluant Laure.

Mademoiselle!

Bas à Dufour.

Allez! je vous déclare

Que, s'il n'a le cœur pris, notre homme est un barbare.

Il sort, reconduit jusqu'à la porte par Dufour.

SCÈNE IV

DUFOUR, LAURE.

LAURE.

Ah! c'est là ce monsieur? — Je venais justement
Pour vous interroger à son sujet?

DUFOUR.

Comment!

LAURE, montrant le journal.

Tenez, voici son nom, et voilà son adresse!

DUFOUR.

Son adresse?

LAURE, lui tendant le journal.

Lisez!

DUFOUR, jetant les yeux sur le journal, à part.

Morbleu! c'est dans la *Presse!*

LAURE.

Claudine, par hasard, l'a nommé devant moi!
C'est lui dont vous m'aviez déjà parlé, je croi,
Comme d'un ami sûr, animé pour moi-même
D'un zèle, qui pouvait me sembler un problème;
Mais voilà que je trouve ici quelque clarté;
Comment donc!...

Lisant le journal.

« Loyauté! vérité!! probité!!! »

Et l'on voit s'étaler sur une même page

L'eau de Lob, côte à côte avec le mariage!

Elle jette le journal sur un guéridon.

DUFOUR, à part.

Au fait! je suis bien bon! que m'importe après tout,
Les situations nettes sont de mon goût!

Haut.

Eh bien! après? tu crois sans doute me confondre?
Voyons! accuse-moi! réponds!

LAURE.

Qu'ai-je à répondre?

DUFOUR.

Val je devine assez ce que tu dis tout bas.

ACTE PREMIER

9

LAURE.

Si vous le devinez, ne le demandez pas !

DUFOUR.

Oui, des soins paternels c'est le juste salaire !...

Eh bien, morbleu ! j'ai fait ce qu'aurait fait ta mère !...

LAURE.

Ma mère ! — quel témoin, quel nom invoquez-vous !...

Ma mère avec son cœur eût choisi mon époux !

Attentive à mes vœux et désintéressée,

Elle eût voulu d'abord lire dans ma pensée !

Elle aurait été mère, et de cette union

N'eût pas fait un objet de spéculation !

Excusez une audace en moi toute nouvelle,

La faute en est à vous qui m'avez parlé d'elle !

Et je m'indigne enfin lorsque vous accusez

Ma mère, dont je n'ai connu que les baisers.

Hélas !... de quelle douce et profonde tendresse,

De quelle joie elle eût entouré ma jeunesse !

O souvenir lointain ! ô chère affection

Par qui je connaîtrais un peu d'effusion !

Ai-je goûté, par vous constamment opprimée,

Ce bonheur entrevu d'aimer et d'être aimée ?

Non !... Sans en soupçonner seulement les dangers,

Vous m'avez reléguée au milieu d'étrangers,

Et j'ai dû renfermer en mon âme blessée

Ma tendresse importune et toujours repoussée.

Que m'importait votre or, et ces dons fastueux

Que n'accompagnait pas un mot affectueux ?

De plus minces présents, puisqu'il faut vous le dire,

M'auraient plu davantage avec votre sourire ;

Et j'aurais volontiers, au prix de tant d'argent,

Acheté la douceur d'un regard indulgent.

Cette peine secrète et longtemps contenue,

Vous serait à jamais demeurée inconnue,

1.

Si vous-même, irritant une ancienne douleur,
 Vous ne l'aviez d'un mot fait jaillir de mon cœur.
 D'un joug longtemps subi je brise enfin l'entrave,
 Et puisque vous voulez me traiter en esclave,
 Dussé-je m'exposer à de fâcheux éclats,
 Pour la première fois je n'obéirai pas!

DUFOUR.

Et voilà ce que gagne un père de famille
 A laisser son journal dans les mains de sa fille!...
 Je...

CLAUDINE, paraissant à la porte du fond.
 Messieurs de Chaulny!

DUFOUR.

Je vais les recevoir.

A Laure.

Il est là... le veux-tu refuser sans le voir?
 Cela n'engage à rien : souffre au moins sa présence.

LAURE.

Non, par une coupable et lâche complaisance,
 Je ne manquerai pas à ce que je me doi!

DUFOUR.

Oses-tu?...

LAURE.

Vous pouvez le recevoir sans moi!

Elle sort.

DUFOUR.

Va, va! je te promets... — Non, pas de violence!
 Je n'ai pu de sang-froid souffrir son insolence;
 Mais, plus maître de moi, j'aurais dû biaiser;
 Cherchons à la convaincre avant de rien briser :
 La tendresse peut-être avec elle est meilleure.

A Claudine.

Introduis ces messieurs, je reviens tout à l'heure.
 Maudit journal!

Il sort.

SCÈNE V

CHAULNY, PIERRE, CLAUDINE, GERMAIN.

CLAUDINE, introduisant Chaulny et Pierre.

Monsieur revient dans un moment.

CHAULNY.

Bien !

Donnant son paletot à Germain qui se tient debout sur le seuil.

Vous nous attendrez, Germain !

GERMAIN, à part.

Eh mais ! vraiment,

La soubrette est gentille et pourra me distraire.

CLAUDINE, à part, en regardant Germain.

Ce garçon-là n'a pas une mine à déplaire.

Elle sort avec Germain.

SCÈNE VI

CHAULNY, PIERRE.

CHAULNY.

Enfin, nous y voilà !

PIERRE.

Vous triomphez trop tôt,

Mon oncle, et vous savez quel est mon dernier mot :

Je prétends avant tout voir l'aimable personne

Pour qui je représente un bois de la couronne ;

Jusque-là rien de fait !

CHAULNY.

Saint-Estèphe, mon cher,

Dit qu'elle est accomplie, et sans doute y voit clair ;
Le mot, venant de lui, peut se prendre à la lettre ;
C'est de l'argent comptant.

PIERRE.

Voulez-vous me permettre

Un lieu commun ? Elle a ce que le temps flétrit,
Soit ! — Mais le caractère, et la grâce, et l'esprit,
L'âme, en un mot ? — Je suis peut-être difficile,
Mais, poésie à part, je veux vivre tranquille !

CHAULNY.

Eh bien, le mariage en est le vrai moyen.

PIERRE.

Montaigne et Rabelais disent qu'il n'en est rien.

CHAULNY.

J'en suis fâché pour toi, mon cher, et pour Montaigne,
Mais je ne veux pas, moi, que ma race s'éteigne !

PIERRE.

Rallumez-la vous-même.

CHAULNY.

Insolent !...

PIERRE.

Pas du tout.

Je ne crois pas encor votre verdeur à bout,
Mon oncle, et ce n'est pas chose dont on s'étonne
Que de voir des retours de printemps en automne.

CHAULNY.

Je n'irai pas risquer ton oncle en un tel jeu !

PIERRE.

Pourquoi donc voulez-vous risquer votre neveu ?

CHAULNY.

Encore une fois, trêve à la plaisanterie,
Et veuillez m'écouter sans rire, je te prie.
Mon père, que chassa la Révolution,
Était un des doyens de l'émigration.

Il confia sa fille aux soins d'une parente
Et je dus, tout enfant, suivre sa vie errante.

PIERRE.

Oui.

CHAULNY.

Je t'ai raconté nos épreuves sans fin,
La fuite, l'abandon, la misère, la faim.

PIERRE.

Oui.

CHAULNY.

Mon père mourut, vaincu par la souffrance ;
Quand plus tard les Bourbons furent rentrés en France,
Je voulus revenir, mais le sort m'écarta
De ma route et fixa ma vie à Calcutta.

PIERRE.

Oui ; je suis au courant de toute votre histoire.

CHAULNY.

Et je te la remets à dessein en mémoïre ; —
Enchaîné par l'amour, je laissai fuir le temps,
Et ne revis la France enfin qu'à soixante ans.
De ma sœur aussitôt je recherchai la trace,
Et j'appris qu'oubliant les gloires de sa race,
Elle avait compromis son nom patricien
Jusqu'à l'abandonner pour un nom plébéien :
Ton père, assurément, ne peut te faire honte,
Et je n'ai pas un mot à dire sur son compte ;
Mais enfin il était du peuple et s'appelait
Jean Vernon.

PIERRE.

Halte-là, mon oncle, s'il vous plaît !
J'ai mon orgueil, ainsi que vous avez le vôtre ;
Noble ou peuple, il n'importe ; à mes yeux l'un vaut l'autre.
La noblesse d'un homme est dans sa probité,
Et je suis fier du nom que mon père a porté.

Je ne puis donc souffrir un seul mot qui l'offense ;
 D'ailleurs, vous le savez, orphelin dès l'enfance,
 J'ignorais que ma mère héritât d'un grand nom ;
 Je la croyais Chaulny, comme je suis Vernon.
 Vous m'avez retrouvé ; je vous dois de connaître
 De quels nobles aïeux le destin m'a fait naître,
 Et, le nom de ma mère étant presque mon bien,
 J'ai consenti pour vous à l'ajouter au mien ;
 Mais ne vous trompez pas à cette complaisance ;
 Je prétends que la loi me remette en puissance
 D'un titre qui sans elle est encore un abus
 Et me fait jusque-là vicomte *in partibus* ;
 Et je n'oublierai pas, même alors, que mon père
 A conduit la charrue et labouré la terre.

CHAULNY.

Voilà ce que l'esprit moderne vous apprend ;
 Mais on en a tant dit que rien ne me surprend.
 Nos principes, mon cher, étaient ceux d'un autre âge,
 Et, tout en estimant beaucoup le labourage,
 Nos pères, occupés d'un plus noble souci,
 Portaient l'épée.

PIERRE.

Eh bien ! nous la portons aussi.

CHAULNY.

Nous avons des vertus de famille.

PIERRE.

Et des vices.

CHAULNY.

La croix de Saint-Louis nous payait nos services.

PIERRE.

Ah ! ma foi, pour le coup nous jouons de bonheur ;
 Les nôtres sont payés avec la croix d'honneur.

CHAULNY.

Corps Dieu ! prétendrais-tu ?..

PIERRE.

Rien ; toute croix est bonne,
Lorsque le cœur la gagne et l'équité la donne ;
A louer le vieux temps vous vous évertuez ;
Je défends le nouveau ; maintenant concluez.

CHAULNY.

C'est en deux mots ; tu n'as qu'un très-humble héritage,
Mais le nom de Chaulny, par un beau mariage,
Te permet d'allier à l'argent ton blason,
Et de rendre son lustre à ta vieille maison.
Raïlle, soit ! mais bénis un nom que la finance
Paira de ses deniers.

PIERRE, souriant.

Une mésalliance !

CHAULNY.

Vaut-il mieux végéter ? — Le faubourg Saint-Germain
Est toujours prêt sans doute à nous serrer la main ;
Mais l'appât d'un grand nom, perdant là de sa force,
Pour un riche parti cesse d'être une amorce ;
Ailleurs, tout au contraire, objet d'ambition,
Il reprend son prestige et vaut un million !
Me comprends-tu ?

PIERRE.

Parbleu ! comment ne pas comprendre ?

- Vous avez un neveu que vous désirez vendre ;
C'est clair !

CHAULNY.

Fi ! ce n'est pas en parler comme il faut.

PIERRE.

Ne craignant pas le fait, pourquoi craindre le mot ?

CHAULNY.

Ni le mot, ni la chose, et je te le répète,
En offrant un Chaulny, je ne vends pas, j'achète !

PIERRE.

Je ne me savais pas, pardieu! tant de crédit. —
Pourtant n'achetons pas les yeux fermés!

CHAULNY.

C'est dit!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DUFOUR.

DUFOUR.

Messieurs, je suis en faute, et l'avoue à ma honte.

CHAULNY.

Comment? monsieur!...

DUFOUR.

Veuillez vous asseoir.

CHAULNY, présentant Pierre.

Le vicomte

De Chaulny, mon neveu.

DUFOUR.

Qu'il soit le bienvenu!

Il s'assoient tous trois.

Pour moi déjà, monsieur n'est plus un inconnu,
Et notre ami commun Saint-Julien...

CHAULNY.

Vous dites?...

DUFOUR.

Saint-Estèphe! pardon! — Ces absences subites
Me font estropier les mots étrangement!

Riant.

D'ailleurs, Saint-Julien, Saint-Estèphe!...

CHAULNY.

Charmant

DUFOUR, à Pierre.

Vous êtes, m'a-t-il dit, digne de votre race,
Et marchant sur les pas de vos aïeux...

PIERRE.

De grâce,

Épargnez-moi, monsieur, des éloges outrés
Que trop de bienveillance a sans doute inspirés.
La gloire des aïeux n'est qu'un faible avantage
Pour qui, sans l'augmenter, reçoit leur héritage,
Et je suis, à vrai dire, assez embarrassé
De porter dignement ce fardeau du passé.

DUFOUR.

Vous me prouvez, monsieur, par votre répartie,
Qu'il faut à vos vertus joindre la modestie;
Mais, dans ces qualités qui me touchent de près,
Songez que je défends mes propres intérêts;
Pour aller droit au but et me faire comprendre,
Je prétends, sans scrupule, être fier de mon gendre,
Et, sans traîner ici les choses en longueur,
Je vous offre la main et vous ouvre mon cœur.

PIERRE.

L'honneur est grand pour moi, monsieur; je l'apprécie
Ainsi que je le dois, et vous en remercie.
Avant de l'accepter, permettez cependant
Que je n'accueille pas un espoir imprudent,
Et qu'avec l'agrément du père de famille
Je m'en remette encore à celui de sa fille.

DUFOUR.

Mon Dieu! la pauvre enfant est souffrante, sans quoi
Je vous l'aurais déjà présentée, et je croi
Pouvoir vous affirmer qu'en fait de mariage
Le désir de me plaire eût réglé son langage.
Vous la verrez bientôt et pourrez en juger.

CHAULNY.

Crois-tu que Saint-Estèphe eût voulu l'engager
 Dans un esclandre avec une fille éplorée,
 Par un père barbare à son époux livrée,
 Ou forcément recluse aux grilles d'un couvent,
 Ainsi que nos auteurs l'ont pratiqué souvent.

PIERRE.

Non; mais enfin je crois qu'un peu de sympathie
 Doit en pareille affaire être de la partie,
 Et, sans vouloir donner trop de place au roman,
 Qu'il ne faut pas lier deux cœurs légèrement.
 Toute sincérité doit leur être permise;
 Et, si j'ose parler avec pleine franchise,
 Monsieur de Saint-Estèphe, en cette occasion,
 A manqué de mesure et de discrétion;
 Son zèle exagéré s'étend sur le chapitre
 Des intérêts d'argent, d'influence et de titre,
 Au risque de former un nœud mal attaché,
 Et de cette union semble faire un marché.
 Que l'habitude en soit commune dans le monde,
 La plaie est-elle moins dangereuse et profonde?
 On en voit de fâcheux exemples chaque jour!
 Et que ferait de plus monsieur de Saint-Amour?

CHAULNY.

Monsieur?...

PIERRE.

De Saint-Amour, parbleu!... dont le nom même
 Semble de son métier le ridicule emblème;
 Ce marieur de gens, effronté charlatan!...

CHAULNY, à Dufour.

Vous le connaissez?

DUFOUR.

Non!

ACTE PREMIER

19

PIERRE.

Sa réclame pourtant
Du haut de ses tréteaux fait assez de tapage;
Vous trouverez son nom à la dernière page
Des journaux.

Prenant le journal qui est resté sur le guéridon.
Et tenez! gageons qu'il est ici!

CHAULNY.

Mais, mon cher!...

PIERRE.

Justement!

DUFOUR, à part.

Diab!e!

PIERRE.

Écoutez ceci!

Lisant.

« La maison de monsieur de Saint-Amour est digne
» Par sa distinction d'être mise hors ligne!
» Seul, il a mérité ce titre : innovateur,
» Fondateur, inventeur, auteur, restaurateur
» De la profession matrimoniale!... — Est-ce
» Une profession, sans la délicatesse
» Qui distingue entre tous monsieur de Saint-Amour ?
» Comme il est sans reproche, il agit sans détour!
» Ce qui met en relief son noble caractère,
» C'est que chacun lui peut envoyer son notaire,
» Et, faisant compulser les pièces qu'il transmet,
» Se convainc aisément qu'il tient ce qu'il promet!
» Cette profession, il l'a donc relevée,
» Restaurée, honorée, épurée, innovée,
» Et fait sanctionner!... » — Ne croit-on pas rêver?

CHAULNY.

Permets!

PIERRE.

C'est imprimé!... Mais je veux achever.

Lisant.

« Qu'on le sache donc bien, en dépit de l'envie,
 » A cet unique objet il a voué sa vie!
 » Rien n'aura le pouvoir de le faire fléchir!
 » Rien ne l'écartera de son but!... — Affranchir. »
 Eh bien ! messieurs ?

Il replace le journal sur la table et se lève.

DUFOUR, se levant, à part.

Maudit journal !

CHAULNY, se levant.

Mon Dieu !... peut-être

Ne faut-il pas juger les gens, sans les connaître!...

PIERRE.

Quoi ! vous n'en êtes pas indigné !

CHAULNY.

Moi ! — Si fait !

Mais enfin, il se peut que ce soit en effet
 Un moyen d'éviter les embûches secrètes,
 Les regards curieux, les langues indiscrètes,
 Tous les hasards enfin qui font manquer vingt fois
 Un mariage avant qu'il soit conclu !...

PIERRE.

Je crois

Que de pareils dangers ne sont pas pour atteindre
 Une probité sûre et qui n'a rien à craindre !
 Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, c'est un honteux métier,
 Notre bonheur n'est pas du ressort d'un courtier,
 Et ces calculs grossiers de l'humaine prudence
 Me paraissent un vol fait à la Providence !

CHAULNY, à part.

Diable emporte ! on dirait parfois que mon neveu

Soupçonne quelque chose et qu'il voit dans mon jeu !

DUFOUR.

Vos principes, monsieur, sont excellents sans doute ;
Mais enfin leur rigueur fait ici fausse route,
Et notre ami, je crois...

PIERRE.

Aussi n'ai-je entendu

Diminuer en rien le service rendu ;
Dès qu'un vil intérêt n'est pas ce qui l'anime,
Le secours d'un ami me semble légitime,
Mais ce n'est pas de lui que dépend notre choix,
Et du cœur oublié je réservais les droits.

DUFOUR.

Soit, ils sont réservés ! — c'est chose convenue,
Ne vous engagez pas envers une inconnue,
J'y consens ; — mais souffrez que, sans rien préjuger,
Sur un autre terrain je puisse m'engager !
Il faut que vous sachiez et ce que je possède,
Et comment votre nom peut me venir en aide.
Régions les intérêts ; le cœur aura son tour,
Et la dot servira de prologue à l'amour !

PIERRE.

Mon Dieu, ces questions me sont peu familières ;
Mon oncle y doit avoir plus que moi de lumières,
Et saura comme il faut les débattre.

DUFOUR.

Fort bien.

A Chaulny.

Vous plaît-il d'achever là-dedans l'entretien ?
J'ai d'importants papiers à vous faire connaître.

CHAULNY.

A Pierre.

Soit ! Je tire pour toi les marrons du feu, traître !
Et remplis justement le rôle de Raton

Qui n'était pas content de Bertrand, ce dit-on. —

Baissant la voix.

Croque au moins les marrons sans faire la grimace!

DUFOUR, à part.

Ma fille s'en tiendra, j'espère, à la menace.

A Pierre.

Nous aurons bientôt fait.

PIERRE.

Je vous attends ici.

CHAULNY.

Oui, l'amour aux enfants! aux parents le souci! —

A Dufour.

Allons, monsieur.

DUFOUR.

Allons!

Ils sortent par une des portes latérales.

SCÈNE VIII

PIERRE, puis LAURE.

PIERRE.

Quoi que mon oncle en dise,

Le père traite un peu sa fille en marchandise;

Tout cela sent l'intrigue et n'est pas de mon goût,

Mais pourquoi m'alarmer? Je suis libre après tout!...

Attendons pour juger. —

LAURE, entrant en scène.

Monsieur!...

PIERRE, se retournant.

Mademoiselle!...

LAURE.

Je croyais que mon père était ici.

PIERRE, à part.

C'est elle!

LAURE, s'appuyant sur une chaise.

Pardon!... je suis émue!... on le serait à moins!
 Au parti que je prends je cherchais des témoins;
 Puisque vous êtes seul, pourtant, veuillez m'entendre,
 Et les choses iront sans bruit et sans esclandre.
 Votre rôle, monsieur, vous expose au mépris,
 Voulez-vous acheter une dot à ce prix? —

PIERRE.

J'ai peine, je l'avoue, à comprendre un langage... /

LAURE.

Qui de ma part, monsieur, exige un grand courage;
 Mais, ne pouvant le fuir, j'affronte le danger,
 Et l'on m'a mise au point de ne rien ménager. —
 Je sais qui vous présente, et, si je ne m'abuse,
 En prenant cette voie un homme est sans excuse. —
 Je ne puis concevoir, ayant quelque fierté,
 Qu'il descende jamais à cette indignité;
 Qu'il appelle du nom de femme légitime.
 Une fille acceptée au hasard, sans estime,
 Sans amour, — en un mot, que son choix outrageant
 N'ait pour se décider qu'une raison : l'argent! —

PIERRE.

Je vous jure...

LAURE.

Quoi donc? qu'à votre insu, sans doute,
 Monsieur de Saint-Amour vous a frayé la route?

PIERRE.

Monsieur de Saint-Amour!...

LAURE, avec ironie.

Vous l'ignoriez?

PIERRE.

Morbleu!

LAURE.

C'est mon père qui vient de m'en faire l'aveu,
Et je serais en droit de m'étonner peut-être
Qu'on se fit présenter par lui sans le connaître!

PIERRE.

Saint-Estèphe! c'est clair... je servais d'hameçon! —
Le traître!... j'en avais comme un vague soupçon,
Quand tout à l'heure, ici, de ce commerce infâme
Je flétrissais tout haut l'impudente réclame! —
Et c'est à ce coquin que mon oncle a recours! —
Du moins suis-je étranger à ces honteux détours! —
Sur l'honneur, j'ignorais quel indigne manège...

LAURE.

Je vous crois!... Mais alors vous donniez dans un piège; }
Et, puisqu'à votre insu l'on vous a fait agir,
C'est à moi de baisser la tête et de rougir. —
Je répugne pourtant à condamner mon père,
Et, sans justifier sa conduite, j'espère
Que, détourné par moi d'un chemin dangereux,
Vous voudrez bien pour lui vous montrer généreux!
Renoncez, je vous prie, à ce qu'on vous propose
Et refusez ma main, sans en dire la cause.
S'il ne vous suffit pas d'un banal compliment,
Dites que vous m'avez entrevue un moment
Et qu'à votre regret je ne saurais vous plaire.
Vous m'épargnez ainsi peut-être sa colère,
Et le retour fâcheux d'un débat irritant
Que je bravais, monsieur, tout en le redoutant.

Très-ému.

C'est assez de pleurer seule!

Elle fait un pas pour sortir.

PIERRE, vivement.

Mademoiselle!...

Pardon!... mais si je dis qu'honnête et fière, telle
Que je vous vois, — les yeux pleins de larmes, hélas!
Vous m'avez pu déplaire!... on ne me croira pas!

LAURE.

Monsieur!...

PIERRE.

Daignez au moins m'éclaircir ce mystère;
Ma surprise est extrême et je ne puis m'en taire;
Quoil cet aventurier peut disposer de vous!
C'est par de tels moyens qu'on vous cherche un époux!
On ose trafiquer, car c'est le mot en somme,
D'un honneur que devrait briguer tout galant homme,
Et l'on ne comprend pas que ce pacte vénal
Imprime une souillure au voile nuptial.

LAURE.

Sans que vous l'eussiez dit, je savais le comprendre;
Ma démarche du moins suffit à me défendre;
En loyauté, monsieur, nous ne nous devons rien;
Croyant à votre honneur, j'ose invoquer le mien,
Et, quoique aux volontés de mon père asservie,
Je n'ai pas, grâce à Dieu, de tache dans ma vie!

PIERRE.

Ce que j'ai dit sans doute a mal été compris :
Ce n'est pas vous que peut atteindre le mépris;
Et je répudiais toute indigne pensée
Dont votre honnêteté pût se croire blessée;
Je m'étonne, sans plus, du motif inconnu
Qui fait que votre père offre au premier venu
La dot d'une princesse entre les mains d'un ange;
Et je cherche le mot de cette énigme étrange.
Ne me dites donc pas les choses à demi,
Et veuillez un moment me traiter en ami.

LAURE.

Que vous dirai-je, hélas! — Mon enfance élevée

Loin du toit paternel, de caresses privée ;
 Plus tard la solitude en un pays perdu ;
 Mon père poursuivant un travail assidu,
 Sans que son cœur réponde au mien ou le devine,
 Et par son abandon ma jeunesse orpheline !
 Un jour quelque intérêt d'usine et de chantier
 Le fait ressouvenir qu'il doit me marier ;
 Sa fille va de pair avec son industriel !
 Tout moyen lui paraît permis : — Il me marie,
 Sans plus s'inquiéter si j'y donne ma voix
 Que s'il se fût agi d'une coupe de bois...
 Mais pourquoi me forcer à rompre le silence !
 Je dois rougir, monsieur, de cette violence,
 Et ce n'est pas par moi qu'un trait empoisonné
 Devrait...

Se cachant la tête entre les mains.

Hélas !...

PIERRE, à part.

Allons ! le père est ruiné !

Retenant Laure, qui fait un pas pour s'éloigner.

Un seul mot ! — Si j'osais croire que mon langage
 Ne dût pas d'un soupçon justifier l'outrage,
 Et donner à penser que je cache à vos yeux
 Sous des semblants d'honneur un calcul odieux :
 Si je n'étais suspect enfin que de folie,
 Je dirais : oubliez, ainsi que je l'oublie,
 Que, sous un nom d'emprunt, réduit à se cacher,
 Un honteux charlatan a pu nous rapprocher ;
 Accueillez comme moi le destin favorable,
 Si notre honneur suffit à le rendre honorable,
 Et, recevant mes soins sans vous en offenser,
 Attendez quelques jours avant de me chasser !
 Moi, je n'ai pas besoin de lumière nouvelle ;

Votre âme tout entière à mes yeux se révèle,
 Et, jetant sur mes pas tant de grâce et d'attraits,
 Le hasard fait pour moi plus que je n'espérais!
 Mais vous restez muette et détournez la vue!
 Il suffit; je pardonne une offense prévue,
 Et ne peux disculper mon honneur, je le vois,
 Qu'en m'éloignant.

Il salue Laure et fait un pas pour s'éloigner.

LAURE, après un moment d'hésitation.

Monsieur! je l'ai dit!... je vous crois!

Voyant entrer Dufour.

Mon père!

SCÈNE IX

LES MÊMES, DUFOUR, CHAULNY, puis GERMAIN
 et CLAUDINE.

DUFOUR, apercevant Laure, à part.

Ah! diable!... (Haut.) Eh bien, tu vas donc mieux, fillette?

PIERRE, bas à Dufour.

Vous étiez, à bon droit, certain de ma défaite!

DUFOUR, à part.

Chère enfant! elle n'a rien dit!

Bas à Chaulny.

J'ai son aveu!

Présentant Chaulny à Laure.

Le marquis de Chaulny, ma fille!

CHAULNY, présentant Pierre.

Mon neveu,

Mademoiselle!

DUFOUR, à part.

Il faut prendre le lièvre au gîte!

A Pierre.

Vous plaira-t-il, monsieur, de nous rendre visite?

PIERRE.

J'allais vous demander cètte faveur.

Tirant Chaulny à l'écart, tandis que Dufour cause avec sa fille.

Un mot!

Monsieur de Saint-Amour ne doit pas être un sot;
Quel prix réclame-t-il de ses bons soins, le drôle?

CHAULNY.

Hein! comment?

PIERRE.

Oubliez, de grâce, votre rôle!
J'ignore le marché si vous le confessez!

CHAULNY, après un peu d'hésitation.

Soit! — Quinze mille francs!

PIERRE.

C'est tfop, — ou pas assez!

DUFOUR, à part, en se frottant les mains.

Dans un an, j'aurai tout regagné, jè l'espère.

CHAULNY, même jeu.

Nous tiendrons dans un an les écus du beau-père!

PIERRE, à part, en regardant Laure.

Décidément, la tache est dans sa dot!...

CHAULNY, remontant la scène et appelant.

Germain!

Germain paraît à la porte du fond et aide Chaulny à passer son paletot.

Claudine entre en scène et remet le siffon en ordre.

PIERRE, s'approchant de Laure.

Oserai-je vous dire, à demain?

LAURE.

A demain!

Elle sort par une des portes latérales. — Chaulny et Pierre sortent par le fond, reconduits par M. Dufour. Germain et Claudine restent seuls en scène.

GERMAIN.

Je crois qu'on se marie! — Et nous?...

CLAUDINE, minaudant.

Hélas! nous sommes

Si simples, et l'on dit tant de choses des hommes!

GERMAIN.

Bon! il faut bien toujours qu'on en passe par-là?

CLAUDINE, lui tenant la main.

Allons!... soit!

GERMAIN, saisissant la main de Claudine avec passion.

O bonheur! croyez!...

CHAULNY, dans la coulisse.

Germain!...

GERMAIN, se séparant vivement de Claudine.

Voilà!

Il sort en envoyant des baisers à Claudine. — La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME

Un Salon donnant sur un jardin, chez M. Dufour.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN, CLAUDINE.

Germain est étendu dans un fauteuil et lit un journal ; Claudine époussette les meubles.

GERMAIN.

Bon ! encor les exploits de quelques blooméristes !
Qu'une telle folie ait des panégyristes,
Voilà ce qui me semble incroyable, vraiment !
Les titres et les droits de la femme!... charmant !

CLAUDINE.

Mais tu ne pourras donc jamais changer de gamme ?
Que vas-tu nous chanter encore sur la femme ?
Si vous parlez de nous avec tant de mépris,
Qu'est-ce que nous dirons, bon Dieu, de nos maris !

GERMAIN.

Quoi que votre dépit, ma chère, en puisse dire,
Le procès n'en sera pour vous meilleur ni pire ;
Vos cris n'obtiendront pas que rien y soit changé,
Et pour tout esprit droit c'est un procès jugé.

La femme ne saurait devenir notre égale ;
 Ce n'est pas seulement la vérité légale,
 C'est encore une loi de nature!... En effet,
 S'il se trouve un travail à faire, qui le fait ?
 L'homme. — S'il faut porter les armes, qui les porte ?
 Encor l'homme. — S'il faut, d'une main large et forte,
 Soutenir tout le poids d'une maison, nourrir
 Les enfants, cultiver les sciences, mourir
 Pour la patrie, avoir toute la peine en somme,
 Qui donc s'en montrera capable ? — toujours l'homme !
 Je ne veux pas ici barguigner sur les mots ;
 L'homme et la femme sont comme des animaux
 De race différente, à ce point que la femme
 Me semble une matière à qui nous donnons l'âme,
 Une lueur dont rien ne saurait subsister
 Sans le soleil qu'elle a l'honneur de compléter !
 Désolé si je dis rien qui te mortifie ;
 Mais c'est l'opinion de la philosophie.
 Pour conclure d'un mot qui contient tout, je crois,
 Vous avez des devoirs et nous avons des droits ! —
 Maintenant, permets-moi d'achever ma lecture.

CLAUDINE.

Et je dis, moi, que l'homme est un sot, pour conclure !
 Le beau discours, vraiment ! et qu'il est de saison,
 Lorsque c'est moi qui veille à tout dans la maison.
 Monsieur lit son journal, et dort, et se promène,
 Et mange, et ne fait rien de toute la semaine,
 Et cause politique avec le paysan,
 Et se donne à lui-même un bravo complaisant !
 Et là-dessus il vient nous parler de sa tâche ;
 Qu'il est ceci, cela!... Va donc, tu n'es qu'un lâche ! —
 Vantez-vous à huis clos et nous laissez en paix !

GERMAIN.

Que l'esprit d'une femme, hélas, est donc épais !

Plajt-il ?

CLAUDINE.

GERMAIN.

Je te démontre au moins depuis une heure
Que de toute façon tu m'es inférieure,
Et pour tout argument tu me traites de sot !...

CLAUDINE.

Ne me traites-tu pas de bête ?

GERMAIN.

Sauf le mot !

CLAUDINE.

Oui, fais donc l'insolent !...

GERMAIN.

Tu veux me tenir tête

N'est-ce pas ? — Je me tais. Époussette ! époussette !

CLAUDINE.

Et si je ne veux pas épousseter ?

GERMAIN.

Fort bien !

N'époussette pas !

CLAUDINE.

Va, je ne te réponds rien ;

Mais si je n'étais pas maîtresse de ma langue !...

GERMAIN.

Bon ! je connais l'exorde et prévois la harangue.

CLAUDINE.

Et si je veux parler, m'en empêcheras-tu ?

GERMAIN.

Je n'ai pas cet espoir !...

CLAUDINE.

O douceur ! ô vertu !...

Et voilà ce bonheur paisible et sans nuage
Dont l'appât sottement nous pousse au mariage !
Après un an passé, qui pourrait croire, ô ciel !
Que c'est là cet époux, et tout sucre, et tout miel,

Qui sur son maître alors voulait prendre modèle? —
 Traître, pour en rougir, vois ce couple fidèle,
 Tel que, sans rencontrer de si parfaits amants,
 On fouillerait en vain tout le pays du Mans! —
 Avec eux, par ma foi! nous sommes loin de compte!
 On ne se règle plus sur monsieur le vicomte,
 Et, pour singer les airs de monsieur le marquis,
 On se carre chez nous comme en pays conquis! —
 Et c'est à ce pied plat, — j'enrage quand j'y pense, —
 Que j'ai donné ma main, mon cœur, mon innocencel...

GERMAIN.

Parlons-en!

CLAUDINE.

Pourquoi pas? — Monstre! lâche!... intrigant!
 Tartuffe!... Lovelace!... Industriel!... brigand!... —
 Car il résume en lui toutes les infamies!...

GERMAIN.

Bien!...

CLAUDINE.

Qu'as-tu fait, réponds, de mes économies?
 Oui, de mon pauvre argent? parle!...

GERMAIN, se levant.

Nous y voilà! —

Je m'étonnais aussi qu'elle n'en vint pas là!
 Le pauvre argent devait couronner la querelle,
 Et, sans le pauvre argent, l'affaire était trop belle!... —
 Pour la centième fois, c'est l'Odéon, morbleu!
 Qui m'a, dans une pièce où l'on blâme le jeu
 Et le bien mal acquis dont il devient la source,
 Indiqué les moyens de jouer à la Bourse!
 Par malheur j'ai suivi la pièce exactement,
 Et c'est ce qui m'a fait tout perdre au dénouement!
 Si d'ailleurs j'ai commis une faute, je pense
 En avoir amplement reçu la récompense;

Je l'ai cent fois déjà payée en enrageant,
Et tu m'en as donné, pardieu, pour ton argent!

CLAUDINE.

Désolée à mon tour si le sujet t'irrite,
Mais à si bon marché tu n'en seras pas quitte,
Et je me suis promis, moi, que je te ferais
Payer le capital avec les intérêts!

GERMAIN.

Tiens! n'exaspère pas ma douceur naturelle!
Je ressemble déjà peut-être à Sganarelle;
Mais il se pourrait bien, si tu haussais le ton,
Que je lui ressemblasse encor jusqu'au bâton!...

CLAUDINE.

Oui! — libre à toi, mon cher, de t'en donner la fête!
Tu lui ressembleras des pieds jusqu'à la tête!

GERMAIN.

Et l'on se marira!... morbleu!... quelle leçon!

CLAUDINE.

Dieu! pouvoir être fille!

GERMAIN.

O Dieu! rester garçon!

Claudine sort. Germain fait quelques pas pour sortir et rencontre Dufour.

SCÈNE II

DUFOUR, GERMAIN.

DUFOUR.

Ah! vous voilà!

GERMAIN.

Monsieur!

DUFOUR.

Pardieu! j'en suis bien aise!

GERMAIN, à part.

Diab!e!

DUFOUR.

Qu'avez-vous fait, drôle, de mon mélèze ?

GERMAIN.

Quoi ? ce grand arbre noir, incommode aux regards,
 Que mon maître trouvait fâcheux à tous égards ?
 Sûr son ordre, monsieur, je l'ai jeté par terre.

DUFOUR.

Et qui donc, je vous prie, est le propriétaire ?

GERMAIN.

Mais, monsieur, je pensais...

DUFOUR.

Et vous pensiez fort mal ! —
 Qu'on n'y revienne pas ! — C'est bon !... allez !...

GERMAIN, à part.

Brutal !

Il sort.

SCÈNE III

DUFOUR, seul.

Oui !... monsieur le marquis chez moi tranche du maître !...
 Bien ! j'y saurai mettre ordre et me ferai connaître !
 C'est trop patienter, morbleu ! pour obtenir
 Une concession qui ne veut pas venir !
 Franchement j'ai bien peur d'avoir été sa dupe !
 Certain soupçon depuis longtemps me préoccupe,
 Et m'a fait l'autre jour au fond d'un vieux bouquin
 Chercher si mon Chaulny n'était pas un coquin.
 Du blason tout exprès j'ai fait pour lui l'étude,
 Sans y pouvoir trouver aucune certitude ;
 Ses armes ne sont pas franches ; il porte bien
 Métal sur métal, mais cela ne prouve rien !
 Il paraît qu'on en voit des exemples. — N'importe !

Il n'en est pas moins vrai que mon projet avorte ;
 Sur ma dernière carte en vain j'ai spéculé,
 Et qu'il soit noble ou non, corbleu ! je suis volé ! —
 Aussi le Saint-Amour, exact à l'échéance,
 Peut venir aujourd'hui réclamer sa créance ;
 Bien fou s'il a compté sur moi pour le payer !
 Je veux être pendu si je donne un denier !

SCÈNE IV

DUFOUR, LAURE, CLAUDINE.

LAURE, entrant sans voir Dufour.

Voyons ! ma chère enfant, tu n'es pas raisonnable !
 Pour n'être pas un ange, en veux-tu faire un diable,
 Et dois-tu contre lui nourrir ce grand courroux,
 Pour quelques mots trop vifs échangés entre vous ?

CLAUDINE.

Mais, madame... tenez ! il prétend que nous sommes
 Des bêtes qui valons cent fois moins que les hommes !
 Voilà ce qu'il m'a dit ! oui madame ; aujourd'hui !

LAURE.

Prouve-lui le contraire en valant mieux que lui !

CLAUDINE.

Moi !... je lui prouverai, sans être bien habile,
 Ce qu'une bête peut faire d'un imbécile !...

LAURE.

Fi ! ne rougis-tu pas de ce que tu dis là ?
 Jamais, eût-il des torts...

DUFOUR, s'avancant.

Eh mon Dieu ! laisse-la !

Elle ne se plaint pas de son mari sans cause,
 Et, quoi qu'elle lui fasse, il mérite la chose.

A Claudine.

Va ! Germain n'est qu'un drôle, un rustre à corriger,

Un traître, et tu fais bien de t'en vouloir venger !
 Je n'y manquerais pas, si j'étais à ta place,
 Et voudrais quelque jour me payer sa grimace !
 Elle doit être bonne, et le trait que je sais
 Pour un fat tel que lui n'est pas encore assez ! —

CLAUDINE.

Il ne faut pas me mettre au défi !

DUFOUR, à part.

Je l'espère !

Claudine sort.

SCÈNE V

DUFOUR, LAURE.

LAURE.

Fort bien ! voilà parler comme il convient, mon père :
 Je vous admire, et j'aime à vous voir employer
 Cet admirable zèle à tout concilier ! —

DUFOUR.

Quoi ! ne pourrai-je pas, sans encourir ton blâme,
 Prendre contre un butor le parti de sa femme ?
 Je suis juste, et ne puis souffrir, sans éclater,
 Que cette pauvre enfant se laisse maltraiter !
 D'ailleurs tout ce qui tient aux Chaulny m'exaspère ;
 Le valet vaut le maître et les deux font la paire ;
 Ce sont des mange-tout qui me sont odieux,
 Et ton mari, ma foi, ne vaut pas beaucoup mieux !

LAURE.

J'ignore à quel sujet votre humeur s'est aigrie,
 Mais vous épargnez mon mari, je vous prie,
 Et je vous saurai gré de ne lui plus lancer
 Des traits, dont avec lui vous me pourriez blesser.

DUFOUR.

Oui, je reconnais là ton âme généreuse !
Mais conviens avec moi qu'il te rend malheureuse !

LAURE :

Lui, mon père !

DUFOUR.

Je sais que c'est ma faute, hélas !...
Mais non ! quoi qu'il ait fait, tu n'en conviendras pas !
Il n'entendra jamais une parole amère,
Et tu garderas tout pour toi !... comme ta mère !

LAURE.

Que vous dire, s'il n'a rien fait jusqu'aujourd'hui
Qui n'enchaîne mon cœur et ne m'attache à lui ?
La résignation n'est pas bien difficile,
Quand le bonheur est là, de s'y montrer docile !
Ce bonheur sous mes pas a frayé le chemin,
Et, d'un front souriant, m'y conduit par la main ;
Voilà qu'il a duré déjà tout une année,
Sans qu'il me doive encore une seule journée ;
L'amour en a sa part, et, par un coup du sort,
Avec vos intérêts s'est rencontré d'accord.

DUFOUR.

Bel amour ! par ma foi ! je m'y connais, te dis-je,
Et sans être sorcier, je vois qu'il te néglige. —
A quel propos, réponds, ce phénix des maris
Passe-t-il tout le jour à chasser aux perdrix ?
Sans même se cacher de l'ennui qui le gagne,
Pourquoi, dans son ardeur à courir la campagne,
Semble-t-il près de toi compter tous les moments ? —
Et, pas plus tard qu'hier, qu'allait-il faire au Mans ?

LAURE.

Vous vous trompez ; hier il était à la chasse.

DUFOUR.

C'est lui qui te l'a dit ?

LAURE.

Oui.

DUFOUR.

Voilà qui me passe;

Car enfin on l'a vu, tout comme je te vois,
Et ce n'est pas, dit-on, pour la première fois!

LAURE.

S'il était vrai, pourquoi m'en ferait-il mystère ?

DUFOUR.

Que sais-je?... il peut avoir des raisons de se taire!...

LAURE.

Comment?... Qu'entendez-vous par là ?

DUFOUR.

Rien!... seulement...

LAURE.

Mon Dieu!... n'y mettez pas de vain ménagement;
Pour en parler ainsi, vous savez quelque chose.

DUFOUR.

Encore une fois non! — Seulement... je suppose!

LAURE.

Ne supposez donc pas, car ce n'est pas à vous
De me troubler l'esprit par un soupçon jaloux,
Et, s'il avait des torts, vous devriez peut-être
Éviter le premier qu'on me les fit connaître!..

DUFOUR.

Eh! que diable! pourquoi les demander alors?
Je n'ai pas le dessein d'envenimer ses torts!
Peut-être qu'après tout ce n'est qu'une vétille!
Qu'est-ce que je veux, moi? le bonheur de ma fille!

Apercevant Pierre qui entre en scène.

Chut! le voici ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, PIERRE.

Pierre pose sur un guéridon un bouquet qu'il tient à la main.

PIERRE, saluant Dufour.
Monsieur!...

DUFOUR.

Bonjour, monsieur Vernon!
Je vous croyais parti pour la chasse!

PIERRE.

Moi ? Non !

DUFOUR, embrassant Laure sur le front.

Adieu, chère enfant ! — Va ! je t'aime et je t'admire !

A Pierre.

Je ne chasse pas, moi !...

Il sort

SCÈNE VII

LAURE, PIERRE.

PIERRE.

Que diable veut-il dire ?

Ton père a des façons de vous interpeller,
Comme s'il vous allait tout d'abord étrangler!
Il ne chasse pas, lui !

LAURE.

Pierre, je vous supplie,
Si je m'alarme à tort, d'excuser ma folie !

PIERRE.

Comment ?

ACTE DEUXIÈM

1

LAURE.

Ai-je épié vos actions ?

PIERRE.

Pourquoi ?

LAURE.

Parce que vous manquez de confiance en moi,
Et que, pour me cacher quelque démarche utile,
Vous vous autorisez d'un prétexte futile.
Si je vous laisse libre, à quoi bon supposer
Une chasse menteuse, et pourquoi m'abuser ?

PIERRE.

Bon !... le mystère enfin n'a plus rien qui m'étonne !
Je comprends tout ! — Ainsi, ton père m'espionne,
Et, prodigue envers toi de prudentes leçons,
Vient souffler à ton cœur ces indignes soupçons !

LAURE.

Il a tort ; mais enfin, ce n'est pas là répondre !

PIERRE.

Écoute ! d'un seul mot je pourrais le confondre ;
Mais ce mot, permets-moi de le taire.

LAURE.

Pourtant...

PIERRE.

Voyons, douteras-tu de moi ?

LAURE, se jetant à son cou.

Je t'aime tant !...

PIERRE.

Eh bien ?... dans ces beaux yeux n'ai-je pas vu des larmes ?
Va ! c'est mal à propos, enfant, que tu t'alarmes ;
Tu peux aveuglément t'en remettre à ma foi
Des sentiments d'un cœur qui n'appartient qu'à toi !

LAURE.

Bien vrai ?

PIERRE, souriant.

Je vois qu'il faut plaider mon innocence;
Si j'ai pris un prétexte à couvrir mon absence,
C'est qu'avec mon plaisir je réservais le tien;
Ce secret...

LAURE, lui mettant la main sur la bouche.
Non, tais-toi !... je ne demande rien! —

PIERRE.

Cher ange!

LAURE.

Un mot suffit, et je cesse de craindre.

PIERRE.

Ne crois pas cependant que je me sois fait peindre,
Diable !... il ne s'agit pas de portrait, Dieu merci !
Et je suis occupé d'un tout autre souci ;
D'un projet dont l'issue est encore incécise...

LAURE.

Mais tu ne veux donc pas m'en garder la surprise ?

PIERRE.

Soit ! n'en parlons plus !

Allant chercher le bouquet qu'il a posé sur le guéridon.

Tiens !... tandis que la bonté
D'un père ouvrait tes yeux sur mon indignité,
Je te cueillais ces fleurs, en pleins champs moissonnées,
Que le temps d'apaiser tes soupçons a fanées.

LAURE, prenant le bouquet et souriant.

Est-ce un reproche ?...

PIERRE.

Non ; mais un regret jaloux
Que ce premier nuage ait pu passer sur nous ;
Que de ces douze mois heureux la dernière heure,
Accomplie aujourd'hui, n'en soit pas la meilleure !

LAURE.

Vous êtes un ingrat ! — Chères fleurs, dites-lui

Que je ne l'ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui,
Et que j'ai ce matin béni du fond de l'âme
Ce jour inespéré qui m'a faite sa femme!

PIERRE.

Un ingrat, tu dis vrai; mais bien récompensé;

L'embrassant au front.

Car le ciel est plus beau quand l'orage a passé! —
En vain nos vieux parents, dans leur aveugle rage,
Voudraient, en le brisant, défaire leur ouvrage,
Ne prétons même plus l'oreille à leurs débats,
Et, pour nous écouter, ne les entendons pas!

LAURE.

Cher ami!... qu'il est doux de s'aimer!...

PIERRE.

Je t'adore!

LAURE, se séparant de Pierre.

Chut!... quelqu'un!

PIERRE, regardant au dehors.

En effet, c'est Germain qui péroré,
Et mon oncle occupé sans doute à sermonner!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHAULNY, GERMAIN.

Pierre et Laure se tiennent à l'écart.

GERMAIN.

Oui, monsieur, une vie à me faire damner.

CHAULNY.

Pauvre niais! comment est-ce que l'on te nomme?

GERMAIN.

Germain!

CHAULNY.

Eh bien?

GERMAIN.

Eh bien?

CHAULNY.

Tu n'es pas gentilhomme;
 Qui t'empêche dès lors de mettre le holà? —
 Si ta femme te fait enrager, rosse-la!

GERMAIN.

C'est que monsieur Dufour prendra parti pour elle!

CHAULNY.

Et je te soutiendrai, moi, si l'on te querelle!

GERMAIN.

Du moment que j'y suis autorisé par vous!...

CHAULNY.

Pleinement! et l'avis peut servir aux époux!
 Tu m'en remercieras plus tard, si tu m'écoutes.

GERMAIN.

Je vous suis obligé d'avoir levé mes doutes.

Il sort.

SCÈNE IX

CHAULNY, PIERRE, LAURE.

PIERRE, éclatant de rire.

Oui, le conseil est bon! — Vous moquez-vous, vraiment
 De donner au bâton cet encouragement?

CHAULNY, se retournant.

Le bâton tient sa place au foyer domestique;
 S'il pouvait plus souvent être mis en pratique,
 Les femmes auraient moins d'humeurs et de travers,
 Et de langue, et d'aplomb, et d'attaques de nerfs.

LAURE.

Pardon!... mais je prévois où ce discours peut tendre,
 Et vous me permettez de ne pas les entendre;
 Ma modestie aurait peut-être à supporter

Tels compliments qu'il est plus sage d'éviter ;
 J'éprouve quelque honte à les braver en face,
 Et, pour n'en pas rougir, je vous cède la place.

Elle sort.

SCÈNE X

CHAULNY, PIERRE.

CHAULNY.

Que te dire, et comment obtenir mon pardon ?
 Ma sottise promptitude a tout causé !

PIERRE.

Fi donc !

On pardonne à votre âge un peu de brusquerie,
 Et je n'en garde pas la moindre fâcherie.

CHAULNY, voyant rire Pierre.

Plait-il ? Je ne suis pas d'humeur à folâtrer,
 Et j'entends la galère où je t'ai fait entrer !

PIERRE.

N'ayez donc en ce cas ni regrets ni colère,
 Car je m'y plais, mon oncle, et j'aime ma galère !

CHAULNY.

Allons donc ! — Obligé d'en prendre ton parti,
 Tu n'en veux pas sans doute avoir le démenti ;
 Mais je n'ignore pas quelle pauvre nature
 S'est révélée à toi dans cette créature ;
 Quelle vulgarité, quel esprit nul et vain,
 Quel désolant cachet de bourgeoisie enfin !...

PIERRE.

Eh bien ! vous vous trompez ! chaque jour me révèle
 Une grâce ignorée, une vertu nouvelle !
 Et sous ces airs bourgeois, mon oncle, j'ai trouvé

3.

Tous les nobles instincts d'un esprit élevé.
 Qu'elle montrât d'abord un peu de gaucherie,
 Est-ce de quoi lui faire un crime, je vous prie?
 L'abandon où se sont passés ses premiers ans
 A de cette jeune âme arrêté les élans!
 N'avez-vous jamais vu ces fleurs étiolées
 Atteintes par le froid des premières gelées,
 Sans parfum, sans couleur, sans force pour s'ouvrir,
 Et qui ne semblent naître enfin que pour mourir?
 En son isolement telle une jeune fille; —
 Mais que le cœur s'éveille ou que le soleil brille,
 Et l'une et l'autre alors s'épanouit au jour,
 La fleur dans le soleil, la femme dans l'amour! —

CHAULNY.

Peste! mon cher garçon, tu deviens poétique!
 Dieu me garde au surplus d'une inju-te critique;
 J'accorde volontiers qu'elle a beaucoup d'esprit,
 Sinon quand elle parle, au moins quand elle écrit,
 Et que certains billets, dont j'ai surpris l'adresse,
 Contiennent sous leur pli des trésors de tendresse.

PIERRE, riant.

Enfin, malgré l'horreur que vous vous inspirez,
 Voilà donc un terrain où vous vous rencontrez,
 Et je découvre, grâce à votre repartie,
 Entre son père et vous un peu de sympathie!

CHAULNY.

Comment?

PIERRE.

Monsieur Dufour, plein d'un touchant émoi,
 Prétendait que sa fille aussi doutât de moi,
 Et vous-même, emporté par un semblable zèle,
 Vous voulez maintenant me faire douter d'elle.
 Eh bien! soyez content, morbleu! je suis jaloux!
 Voyons! ferme! poussez! à qui ces billets doux!

Tu crois plaisanter ?

CHAULNY.

PIERRE.

Moi ! je n'en ai nulle envie,
Et je ne fus jamais si grave de ma vie !
Je vous écoute ; allons !

CHAULNY.

Ris tant que tu voudras !
J'ai vu le nom ! un nom que tu ne connais pas !

PIERRE.

Vous m'effrayez !

CHAULNY.

Un nom qu'on écrit en cachette,
Sur des billets remis aux soins d'une soubrette ;
Est-ce clair ?

PIERRE.

Cela vaut qu'on y songe, en effet ! —
Mais ce nom, quel est-il ? parlez !...

CHAULNY.

Monsieur Gavet !

PIERRE.

O ciel ! Gavet !

CHAULNY.

Gavet !

PIERRE.

Vous êtes implacable,

Mon oncle !

CHAULNY.

En quoi ?

PIERRE.

Gavet !

CHAULNY.

Eh bien !

PIERRE.

Gavet m'accable!

CHAULNY.

Crois-tu?...

PIERRE.

Non, je ne puis souffrir ce coup fatal,
Que Laure m'ait donné ce Gavet pour rival!

CHAULNY.

Eh! qu'importe Gavet?

PIERRE.

Mais songez donc vous-même
Qu'elle lui dit peut-être : O Gavet, je vous aime!

CHAULNY.

Je...

PIERRE.

Tant de perfidie après ce que j'ai fait!...

CHAULNY.

Mais je te dis...

PIERRE.

Gavet!

CHAULNY.

Mais morbleu!

PIERRE.

Non!... Gavet!...

Il sort.

SCÈNE XI

CHAULNY, seul, puis CLAUDINE.

Au diable!... je ne sais vraiment à quoi je pense,
De vouloir malgré lui prendre encor sa défense!
Qu'a ce nom de Gavet de contraire à l'amour!
C'est un nom comme un autre et qui vaut bien Dufour!

Va! va! défends ta femme, et l'admire et la prône,
 C'est une vertu, soit! on sait ce qu'en vaut l'aune;
 Je surveille la dame et me suis bien promis... —
 Franchement ces Dufour ne sont pas mes amis;
 J'ai besoin d'un prétexte à décharger ma bile,
 Et j'enrage de voir ce ménage tranquille!
 Il est clair que je suis volé! — le vieux renard
 M'a comme un étourneau pris à son traquenard,
 Et ses écus, après l'affaire consommée,
 Sont rentrés dans sa poche ou partis en fumée! —
 J'ai bon nez et je suis pour ce que j'en ai dit;
 Mon homme est aux abois et vit sur son crédit!
 Certains papiers timbrés, d'apparence farouche,
 M'ont offensé les yeux de leurs pattes de mouche:
 Il me semble partout sentir des créanciers,
 Et je respire un air de protêts et d'huissiers! —
 Aussi comme j'aurai plaisir à voir paraître
 Monsieur de Saint-Amour! — S'il tient à les connaître,
 Nos quinze mille francs pourront bien l'étonner;
 Je voudrais les avoir pour ne pas les donner!...

CLAUDINE, paraissant au fond du théâtre et regardant au dehors,
 elle tient deux lettres à la main.

Depuis quand mon pendard porte-t-il une canne?
 Je crains un méchant tour aussitôt qu'il ricane;
 Il trame quelque chose et se parle tout bas
 Avec un air sournois qui ne me revient pas!

Apercevant Chaulny.

Ah! ah!

CHAULNY.

Plait-il?

CLAUDINE.

Voici deux lettres adressées,
 L'une à monsieur Dufour! l'autre à vous! — Très-pressées.

CHAULNY.

Si vous vouliez parler plus poliment?...

CLAUDINE, jetant une des deux lettres sur le guéridon.

Voilà !

CHAULNY.

Qu'est-ce à dire, insolente?...

Claudine sort sans répondre.

Enfin!...

Prenant la lettre et la décachetant.

Voyons cela !

Il lit.

« Monsieur, veuillez solder vos dettes au plus vite,

» Ou nous serons forcés de vous mettre en faillite! »

Comment ?

Regardant l'adresse.

Monsieur Dufour ! la lettre était pour lui !

Ma foi ! c'est le hasard qui me sert aujourd'hui,

Et puisqu'enfin la lettre est toute grande ouverte,

Je prétends jusqu'au bout pousser ma découverte !

Lisant.

« Les privilégiés... le dessaisissement...

» Des frais à dévorer l'actif en un moment!...

» Concordat... antichrèse... » — et cætera ! — Le traître !

Il m'a refait au même et j'ai trouvé mon maître.

Croyez donc aux écus d'un bourgeois enrichi !

Syndics ! huissiers ! recors ! banqueroute et Clichy !...

Dufour entre en scène tenant une lettre ouverte à la main.

SCÈNE XII

CHAULNY, DUFOUR.

CHAULNY.

Ah ! le voici ! parbleu ! c'est le ciel qui l'envoie !

DUFOUR.

C'est lui ! j'avais besoin de m'en donner la joie !

CHAULNY et DUFOUR, ensemble.

Vous voilà donc, monsieur !

CHAULNY.

Je brûlais de vous voir !

DUFOUR.

Et moi, de vous parler, monsieur !

CHAULNY.

Puis-je savoir

Ce qui me vaut ?...

DUFOUR.

Eh bien ! la chose était donc vraie

Et vous m'avez passé votre fausse monnaie ?

CHAULNY.

Je ne saisis pas bien où tend l'allusion ;

Mais elle conviendrait à votre million.

DUFOUR, avec arrogance.

Mon million, monsieur...

DUFOUR, lui montrant sa lettre.

Fait banqueroute ! ..

DUFOUR, à part.

Ah ! diable !

CHAULNY.

Eh bien ! Monsieur ! — cela vous rend plus maniable !

Ainsi, dans le dessein d'anoblir les Dufour...

DUFOUR.

Pardieu ! monsieur ! baissez le ton à votre tour !

Mon million, fût-il dès lors une imposture,

Pouvait payer, je crois, un blason d'aventure !

CHAULNY.

Un blason d'aventure !

DUFOUR.

Oui, monsieur !

Montrant sa lettre.

Et voici

Qu'un marquis de Chaulny le redemande ici !...

CHAULNY, à part.

Il sait tout ! Je suis pris !...

DUFOUR.

Vous usez sans scrupule

Et du titre, monsieur, et de la particule !

CHAULNY.

Mon père...

DUFOUR.

Chaulny, soit ! le nom vous est acquis ;

Mais enfin vous étiez maquignon ! non marquis !

Osez-vous le nier ? — Sa lettre s'en explique

En termes à ne pas permettre de réplique ! —

Lisant.

« J'ai fort goûté, dit-il, la plaisante façon

» Dont vous aviez, monsieur, travesti mon blason. »

— Oui, métal sur métal ; il trouve cela drôle ;

Ce n'est pas mon avis. — « Veuillez changer de rôle,

» Et vous pouvez encor sortir d'un mauvais pas ;

» J'aime les maquignons ! » — Il ne les connaît pas ! —

Dans l'espèce, monsieur, c'est de l'escroquerie ;

Code pénal, article... aidez-moi, je vous prie !

CHAULNY.

Une faillite aussi, monsieur, peut tourner mal !

DUFOUR.

Bien ! bien ! vous apprendrez devant un tribunal

Qu'on ne met pas métal sur métal dans ses armes,

Et je veux vous y voir entre quatre gendarmes !

CHAULNY.

Peut-être ! — Mais j'aurai le plaisir, en tout cas,

De vous y voir d'abord entre deux avocats !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Eh ! messieurs, qu'avez-vous ?

DUFOUR.

J'ai qu'on m'a fait un conte
De faux marquis, morbleu ! suivi d'un faux vicomte ;
Que votre oncle a greffé son titre sur son nom,
Et que le gentilhomme était un maquignon !

Il sort.

SCÈNE XIV

PIERRE, CHAULNY.

PIERRE.

Quoi ? dit-il vrai, monsieur ?

CHAULNY.

Raisonnons sans colère ?...

PIERRE.

C'est donc vrai ?...

CHAULNY.

Rougis-tu du frère de ta mère !

PIERRE.

je rougis pour vous d'un mensonge odieux,
Et mon orgueil à moi n'a pas besoin d'aïeux !
Je repoussais d'instinct ces prétentions vaines ;
C'est du sang plébéien qui coule dans mes veines !
Par quel aveuglement n'ai-je pas découvert
La glu de cet appât que vous m'avez offert ?
Par quelle inexcusable et sotte complaisance

Ai-je, sur votre foi, pu croire à ma naissance ?
 Et comment n'ai-je pas arraché de vos mains
 Mes papiers grâce à vous changés en parchemins ?
 Ma sottise peut-être est plus coupable encore
 Qu'un vice qui s'étale et qui nous déshonore !

CHAULNY.

Mes cheveux ont blanchi, monsieur !... vous l'oubliez !

PIERRE.

Je les respecterais si vous les respectiez ! —
 Et pourquoi m'avez-vous, par une perfidie,
 Associé moi-même à cette comédie ?
 Si votre vanité compte l'honneur pour rien,
 De quel droit venez-vous compromettre le mien ?
 Je vous dois maintenant d'être aux yeux de ma femme
 Votre second, monsieur, dans ce mensonge infâme !

CHAULNY.

Ta femme !... sais-tu bien ce qu'elle t'apportait ?

Lui montrant la lettre.

Lis !... exploit sur exploit et protêt sur protêt !
 Le million, mon cher, était un artifice
 Dont elle a bien voulu se faire la complice ;
 On nous dupait ! voilà ce trésor de vertu ! —
 Son père est en faillite et n'a rien ! — Qu'en dis-tu ? —

PIERRE.

Je dis qu'il est heureux du moins pour la morale
 Que le sort entre vous ait fait la part égale,
 Et que de vos efforts c'était le digne prix
 Que tendant le panneau vous-même y fussiez pris !
 Mais que ma femme en fût complice, je le nie ;
 Son cœur est à l'abri de toute calomnie,
 Et ne pouvait savoir, candide et sans détour,
 Qu'on mêlât cet opprobre à son premier amour !

CHAULNY.

Et je te soutiens, moi, qu'elle voulait un titre !

PIERRE.

Oui ! la voilà contente au moins, sur ce chapitre !
 A votre gré d'ailleurs les choses vont finir ;
 Votre haine à tout prix voulait nous désunir ;
 Eh ! bien ! soyez content, monsieur : c'est trop que Laure
 Ait pu me soupçonner ! — Et, m'aimât-elle encore,
 Je sens se révolter mon orgueil en pensant
 Qu'elle en pourrait garder quelque doute offensant.
 Je n'affronterai pas cette injure éternelle
 Et, pour n'en pas rougir, je me sépare d'elle !

CHAULNY.

C'est plus que je n'avais espéré ; mais ma foi !
 Dussé-je t'irriter, j'en suis heureux pour toi !...
 Ton petit patrimoine est, je crois, fort modeste,
 Mais, tout petit qu'il est, de la sorte il te reste ;
 Et, puisqu'assurément ta femme n'a plus rien,
 Tu lui laisses sa dot et tu gardes ton bien !

PIERRE.

Non, monsieur ; car j'entends que ce bien lui demeure !
 Et vais à mon notaire en écrire sur l'heure.

Il sort.

SCÈNE XV

CHAULNY, puis DUFOUR et LAURE.

CHAULNY.

Diab!e !... mais en ce cas, je mourrai de faim, moi !
 L'amour est égoïste, et ne songe qu'à soi !
 Les neveux sont ingrats !

Laure entre en scène suivie de Dufour.

DUFOUR, à Laure.

Tu ne veux pas me croire ?...

Apercevant Chaulny.

Eh bien ! pardieu ! demande à monsieur son histoire !

LAURE.

Pierre n'est pas coupable, et mon cœur n'a besoin
Que d'invoquer ici notre amour pour témoin ! —
Mais vous !... c'était trop peu qu'au gré de votre envie
Vous fissiez du hasard l'arbitre de ma vie !
Quand le bonheur, enfin, m'a souri malgré vous,
Vous m'arrachez encor le cœur de mon époux !
Oui, son cœur !... Voudra-t-il croire qu'on m'a trompée ?
Par qui de vous puis-je être à ses yeux disculpée ?
Que lui dire ? — Il me fuit peut-être !...

CHAULNY.

Mon neveu

Se dispose à partir, madame.

LAURE.

Il part !... Ah !... Dieu !...

Elle se laisse tomber sur une chaise.

DUFOUR, s'approchant de Laure.

Ne repousse donc pas, s'il t'a calomniée,
La séparation que je t'ai conseillée ;
Son mépris seul, morbleu ! te défend d'hésiter !

LAURE.

Faites à votre gré, puisqu'il veut me quitter !

Elle se cache la tête entre les mains.

DUFOUR, se rapprochant de Chaulny.

Pardon ! vous comprendrez, j'espère, l'importance
Que j'attache à former pour ma fille une instance
En séparation.

CHAULNY.

De corps et de biens ?

DUFOUR.

Oui.

CHAULNY.

Nous comptons la former nous-mêmes aujourd'hui.

DUFOUR, indiquant la porte de son cabinet.
Eh bien! monsieur, j'ai là ce qu'il faut pour écrire!

CHAULNY.

Parbleu! j'en suis ravi, monsieur!... nous allons rire!

DUFOUR, à part.

J'aurai la joie au moins de le déshonorer!

CHAULNY, à part.

Je livre aux avocats mon homme à déchirer!

Dufour et Chaulny sortent en se faisant des politesses.

SCÈNE XVI

LAURE, puis PIERRE.

LAURE.

C'en est fait! puisqu'il part, il m'avait accusée!
Tout m'échappe à la fois et ma vie est brisée!
Et c'est dans le moment où je m'applaudissais
D'avoir su prévenir la honte d'un procès
Et d'avoir assuré ce bonheur éphémère
Au prix de mes bijoux hérités de ma mère!

PIERRE, entrant en scène.

La voilà!...

LAURE, apercevant Pierre et se levant.
C'est lui!

PIERRE, à part.

J'ose à peine l'aborder. —

Allons!

LAURE.

Je n'ose plus même le regarder!

PIERRE.

Laure, je vous adresse une seule prière,
C'est d'accepter le bien qui me vient de ma mère;

Permettez que je prenne encor ce dernier soin ;
 Moi, je rentre au service et n'en ai pas besoin.
 Votre fierté d'ailleurs s'alarmerait sans cause ;
 Ce bien que je vous offre est, hélas ! peu de chose ;
 Mais, à défaut du vôtre en un jour emporté,
 Il éloigne de vous l'extrême pauvreté.

LAURE.

C'est du fond de mon cœur que je vous remercie,
 Pierre ; et, si ma douleur pouvait être adoucie,
 La seule expression de ce tendre intérêt,
 Bien que l'amour en soit absent, l'adoucirait.
 Mais vous me faites voir quelle est la route à suivre ;
 Et, fussé-je réduite à gagner de quoi vivre,
 Vous êtes le dernier dont je pusse accepter
 Un semblable présent quand vous m'allez quitter.

PIERRE.

Quoi ! me blâmez-vous d'un orgueil légitime,
 Pour qui tout votre amour n'est rien sans votre estime ?
 En m'éloignant de vous, je veux vous affranchir
 D'un époux méprisé dont vous pourriez rougir !

LAURE.

Moi ! — D'où vous peut venir une telle pensée ? —
 Mais, s'il fallait venger votre gloire offensée,
 Lors même qu'à mes yeux tout vous accablerait,
 Contre le monde entier mon cœur vous défendrait.

PIERRE.

J'ai dû croire pourtant, à voir votre visage...

LAURE.

Vous pouviez supposer que notre mariage
 N'était qu'un piège infâme où je vous avais pris ;
 Et c'est de vous que j'ai redouté les mépris. —
 Qui sait si votre esprit ne doute pas encore,
 Et si vous avez foi dans ma parole ?

PIERRE, prenant les mains de Laure.

O Laure!

Que dis-tu? — croire en toi, n'est-ce pas croire au bien?
 Chère enfant, juge au moins de mon cœur par le tien!
 Tu ne me devais pas de semblables excuses!...
 Que ton père et mon oncle, usant des mêmes ruses
 Et jouant l'avenir sur ce coup hasardeux,
 Dans un même intérêt nous trompassent tous deux,
 La ruine de l'un et la chute de l'autre
 En brisant leur espoir n'emportent pas le nôtre;
 Car il était fondé sur cet amour sacré
 Que l'ombre d'un soupçon n'a pas même effleuré.

LAURE.

Tu croyais!... — Ah! comprends tout ce que j'ai dans l'âme;
 Je pleure, et ne puis plus te parler!...

PIERRE, la faisant asseoir:

Chère femme!... —

S'asseyant près d'elle.

Comment me pouvais-tu méconnaître?... et pourquoi? —

LAURE.

Alors, tu ne veux plus te séparer de moi?

PIERRE.

Oses-tu prononcer encore ce mot barbare

Quelle force à présent veux-tu qui nous sépare? —

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DUFOUR, CHAULNY.

CHAULNY.

Comment?

DUFOUR.

Qu'est-ce que c'est?...

LAURE.

N'en soyez pas surpris,
Mon père; je vous dois le meilleur des maris.

PIERRE.

Ne me reprochez pas cette heure fortunée,
Mon oncle, car c'est vous qui me l'avez donnée! —

DUFOUR, montrant Chaulny.

Quoi! quand monsieur nous trompe et se moque de nous!...

LAURE.

Mais ce n'est pas monsieur que j'ai pris pour époux.

CHAULNY.

Quoi! quand sa dot n'était qu'une affreuse réclame!...

PIERRE.

Mais ce n'est pas sa dot que j'ai prise pour femme! —
Que faut-il à qui sait se contenter de peu?
Nous n'avons pas besoin d'argent.

CHAULNY, à part.

Lâche!

DUFOUR, à part.

Morbleu!

CHAULNY.

Trahi par mon neveu!

DUFOUR.

Renié par ma fille!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, SAINT-AMOUR, GALAOR.

Galaor reste dans le fond du théâtre.

SAINT-AMOUR.

O touchante union! doux tableau de famille!

LAURE, bas à Pierre.

Monsieur de Saint-Amour!...

PIERRE, à part.

Ah! ah! voyons cela!

CHAULNY, à part.

Diable!

DUFOUR, à part.

Il arrive bien!

SAINT-AMOUR.

La famille, voilà

Le principe et le but!... — J'étais certain d'avance

De rencontrer ici l'amour, la confiance,

L'estime, le respect, le bonheur rassemblés!....

DUFOUR.

Ah ça! mon cher monsieur, qu'est-ce que vous voulez?

SAINT-AMOUR.

Ce que je veux....

DUFOUR.

Oui.

SAINT-AMOUR.

Mais... est-il donc nécessaire

De vous rappeler...

DUFOUR.

Quoi?

SAINT-AMOUR.

Que c'est l'anniversaire

De l'heureux mariage....

DUFOUR.

Eh bien! après?

SAINT-AMOUR.

Comment?

Ne vous souvient-il plus de votre engagement,

Monsieur?

Tirant un papier de sa poche.

Et ce contrat, dont la lettre est précise....

DUFOUR.

Pardon! quand un marchand livre une marchandise
Avariée...

SAINT-AMOUR.

Eh bien ?...

DUFOUR.

Doit-on la lui payer ?

Ou si l'on a le droit de la lui renvoyer ?

SAINT-AMOUR.

Je ne vous entends pas...

DUFOUR.

Je vais me faire entendre!

Montrant Chaulny.

Vous voyez bien monsieur! — vous pouvez le reprendre.

CHAULNY.

Hein ?...

SAINT-AMOUR.

Monsieur n'est-il pas marquis de Chaulny?...

DUFOUR.

Non!

C'est là le point, monsieur! maquignon!...

SAINT-AMOUR.

Maquignon?...

A Chaulny

Me direz-vous ?...

CHAULNY.

Je n'ai qu'une chose à vous dire.

C'est qu'on m'a leurré, moi, d'un million pour rire !

Et que monsieur...

SAINT-AMOUR.

Pardon!... Mais en vous engageant...

DUFOUR.

Payez-vous de son titre!...

CHAULNY.

Ou mieux de son argent...

PIERRE.

Messieurs...

CHAULNY.

Toi, ne crois pas que jamais je pardonne !

LAURE.

Mon père !

DUFOUR.

Toi !...

LAURE.

De grâce, un mot !

DUFOUR.

Je t'abandonne !...

CHAULNY, à Dufour.

Adieu, monsieur !

DUFOUR.

Adieu ! tendez d'autres panneaux !

CHAULNY.

Payez vos créanciers !

DUFOUR.

Et vendez vos chevaux !...

Dufour et Chaulny sortent rapidement chacun de son côté.

PIERRE, arrêtant Laure qui veut suivre son père.

J'ai de quoi les calmer !

SCÈNE XIX

PIERRE, LAURE, SAINT-AMOUR, GALAOR.

SAINTE-AMOUR.

C'est ainsi qu'on me traite !

Bien, morbleu ! un procès n'est pas ce qui m'arrête !

Nous plaiderons !

LA LOTERIE DU MARIAGE

PIERRE.

Eh ! là ! pas tant d'émotion !
J'apaiserai d'un mot votre indignation !

SAINT-AMOUR.

C'est l'indignation, monsieur, d'un honnête homme !

PIERRE.

Tirant des billets de banque de sa poche.

Tenez ! j'avais paré le coup ! voici la somme : —
Un emprunt que j'ai fait sur une terre.

LAURE.

Quoi !...

PIERRE.

Voilà mon secret !...

LAURE, tirant des billets de banque de sa poche.

Mais... je l'avais aussi ! —

PIERRE.

Toi !

LAURE.

J'ai vendu mes bijoux !

PIERRE.

Et ton joaillier peut-être

Se nomme Gavet ?

LAURE

Oui.

PIERRE, souriant.

Je le tiens donc, le traître ! ..

LAURE.

Plait-il !...

PIERRE.

Je te dirai ce que mon oncle avait
Imaginé gaiement sur ce monsieur Gavet ;
Mais d'abord hâtons-nous d'acquitter une dette,
Qu'à défaut de contrat le bonheur nous a faite,

Et, puisque notre cœur s'y trouve associé,
De notre argent chacun payons-en la moitié!

LAURE.

Je n'en regrette rien.

Elle lui donne ses billets, dont il prend moitié pour les offrir, avec moitié
des siens, à M. de Saint-Amour.

SAINT-AMOUR, prenant les billets et donnant le contrat à Pierre.

O couple magnanime!

Croyez que je tiens moins à l'argent qu'à l'estime!
Fier d'avoir pu nouer un si charmant lien!...

PIERRE.

L'exception, monsieur, n'a jamais prouvé rien.

SCÈNE XX

LES MÊMES, CLAUDINE, GERMAIN

Claudine entre en scène poursuivie par Germain qui tient un bâton.

CLAUDINE.

Ah! monstre! ah! scélérat!...

PIERRE, se plaçant entre eux, à Germain.

Vous êtes fou, je pense?

GERMAIN.

Je lui fais mes adieux, monsieur!

CLAUDINE.

Je t'en dispense!

GERMAIN.

Je garde ce bâton, et je te rends ta foi!

CLAUDINE.

C'est tout ce que peut rendre un coquin tel que toi!

GERMAIN.

Je t'ai payé, ma dette, au moins! — qu'il t'en souviennel

CLAUDINE.

Val de près ou de loin, je te paîrai la mienne!

GERMAIN.

Je suis veuf!

CLAUDINE.

Pas encor! —

Il^s sortent chacun de son côté

SAINT-AMOUR.

Eh bien! vous le voyez!

Ce n'est pas moi pourtant qui les ai mariés! —

Mais il est tard! adieu! —

A Pierre qui veut le reconduire.

Restez! je vous en prie!...

Saluant Laure.

Madame!...

Il fait signe à Galaor de le suivre et sort.

LAURE, le suivant des yeux.

Quel métier!

PIERRE.

C'est une loterie

Où l'on risque à la fois sa vie et son honneur!

LAURE, le regardant avec tendresse et lui prenant les mains.

Et nous avons gagné le gros lot.: le bonheur!

FIN